

petit pâté de bœuf haché, une galimafrée... des darrioles à la crème, des talmouzes au fromage mou...

—Oh ! oh ! dame Perrine, interrompit Marc en coupant court à l'énumération que faisait l'hôte avec une volubilité résultant évidemment de l'habitude. Oh ! oh ! me prouvez-vous pour un receveur de tailles. Ma bourse ne me permet pas de telles somptuosités et un morceau de venaison me suffira.

—Accompagné d'une bonne bouteille de vin d'Anjou au moins ?

—Va pour le vin d'Anjou !

—J'en ai d'excellent et dont vous me direz des nouvelles, mon gentilhomme !

Et tournant prestement sur ses talons, dame Perrine s'élança dans l'escalier qui gémit aussitôt sous ses pas, qu'en dépit de notre galanterie nous ne saurions qualifier de légers.

Cinq minutes après, Marc était servi dans sa chambre, ainsi qu'il en avait manifesté le désir.

Depuis qu'il avait quitté La Guiche et d'Herbaut, le baron paraissait en proie à une méditation profonde, dont l'avaient à peine tiré l'arrivée de l'homme chargé de lui apporter son bagage et la courte conversation qu'il venait d'avoir avec dame Perrine.

Assis devant la table, il demeura d'abord toujours absorbé dans ses pensées, puis il attira à lui la venaison et la bouteille de vin d'Anjou, se coupa une tranche de gibier, se versa une rasade et se mit à manger et à boire sans paraître accorder la moindre attention à ce qu'accomplissaient sa main, sa bouche et son estomac.

Evidemment l'esprit était loin de s'occuper du corps et le baron n'avait pas la moindre conscience de ce qu'il mangeait et de ce qu'il buvait.

Bientôt même le côté spirituel de sa nature domina tellement le côté matériel, que le jeune homme cessa de s'occuper du repas qu'il était en train de prendre et, ses coudes sur le bord de la table, sa tête dans ses mains dont les doigts fouillaient les boucles soyeuses de sa chevelure, il se laissa aller entièrement au travail de son cerveau.

Se levant brusquement il se dirigea vers la valise que le paysan avait déposé près du lit, il ouvrit le coffre et en remua le contenu pour retrouver un objet qu'il semblait chercher.

Cet objet était un petit cahier de parchemin en forme de livre, dont les feuillets étaient cousus ensemble, mais dont la tranche, opposée au dos, était fournie, mangée et déchiquetée comme si elle eût souffert par l'action du feu.

Ces déchiquetures, profondes en quelques endroits, devaient même altérer sensiblement l'intérieur du petit volume.

Le baron prit le livre et revint à sa place ; puis, attirant à lui le flambeau, il posa le cahier sur la table.

—Dans deux heures, dit-il à voix haute, en se parlant à lui-même, je vais commencer à jouer la terrible partie dont l'issue sera l'arrêt de mon avenir, et peut-être même le terme de mon existence !...

Voyons... suis-je bien préparé à la lutte ? Ai-je bien toutes mes forces ?... Suis-je dans la plénitude de mes facultés ?... N'ai-je rien oublié ? Rien ne peut-il m'entraver ?

Examinons !... Récapitulons !... Le général, avant de livrer une bataille décisive, revoit soigneusement ses plans et compte minutieusement le nombre des soldats dont il dispose...

Ne négligeons pas ces règles de la stratégie habile... Voyons si je ne me suis pas trompé jusqu'ici ! Voyons mes forces, mes moyens d'attaque et de défense !

En achevant ces mots, le baron se leva, fit quelques tours

dans la pièce, s'arrêta devant le bahut dont il parut contempler les sculptures et, reprenant ensuite sa marche lente et réfléchie, il se prit à repasser dans sa tête tous les souvenirs de sa vie passée, faisant circuler devant lui les diverses phases de son existence bizarre et aventureuse, comme se déroulent aux yeux du spectateur les toiles d'un panorama magique.

Comme il est absolument essentiel que le lecteur connaisse que quelques-uns des principaux incidents de la vie antérieure du personnage que nous mettons en scène, nous nous substituerons momentanément au baron pour dévoiler les pensées qui se réfléchissaient alors dans son esprit, et, adoptant la forme d'un bref et succinct récit, nous expliquerons d'un mot le coup et la nature des souvenirs qu'il évoquait et les causes qui avaient déterminés sa venue dans la capitale de la France.

Ce court récit est d'ailleurs trop étroitement lié aux événements que nous avons racontés jusqu'ici et se lie trop étroitement encore à ceux qu'il nous reste à raconter dans les pages qui vont suivre, pour que nous puissions nous abstenir de le mettre sous les yeux du lecteur.

VIII

LE DÉSERT

Trois ans avant l'époque à laquelle nous faisons remonter notre récit, c'est-à-dire vers le milieu de l'année 1602, au mois d'août, durant cette saison brûlante qui fait rassembler les déserts de l'Orient à de vastes fournaises, et où le soleil, roulant au milieu d'un ciel sans nuage, inonde de ses ardents rayons la terre qui se fend et les eaux qui s'évaporent, un homme monté sur l'un de ces coursiers arabes de pure race, à la crinière soyeuse, aux pieds légers et à la tête fine, intelligente et altière, traversait au pas cette immense plaine de Barca découpée à son contour par les limites de l'Égypte et par celle de la régence de Tripoli.

À ceux qui ne le connaissent pas, il est difficile de donner une idée véritable du désert africain.

Une étendue à perte de vue, où rien n'arrête le regard, un véritable océan de poussière se confondant à l'horizon avec le ciel plombé du ciel, une terre desséchée, aride, poudreuse, couverte de buissons de palmiers nains, dont les branches entrelacées forment un réseau inextricable et dont les feuilles brûlées par le soleil et rongées par le simoun se distinguent à peine du bois, est à peu près le coup d'œil de ces plaines sans bornes, où vivent depuis des siècles les tribus nomades.

Le désert de Barca n'offre rien de particulier, si ce n'est que les sources d'eau vive y sont peut-être plus rares encore, et les oasis de palmiers, d'orangers et de dattiers moins fréquentes que dans les autres parties du sol africain.

Le personnage qui s'aventurait ainsi au milieu de cette mer aux flots solides, mais non moins fatales et non moins perfides que ceux de la mer aux vagues écumeuses, portait par-dessus le burras blanc des Arabes le caftan brun des Syriens et sur la tête le fez rouge des Tunisiens.

Un large pantalon turc, en étoffe de laine blanche, couvrait les cuisses du cavalier, et ses jambes étaient protégées par des bottes de cuir rouge brodé d'argent.

La selle de son cheval était de velours rouge, à pommeau et à dossier élevé suivant la mode arabe, et les larges étriers, dans lesquels s'enfonçaient ses pieds, étaient d'argent massif.

Une longue lance attachée au bras droit, et dont l'extrémité inférieure reposait sur l'étrier, se dressait au-dessus des épaules